Thomas Blom Hansen, *Wages of Violence. Naming and Identity in Postcolonial Bombay*

Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2001, x + 269 p., gloss., bibl., index, carte.

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/14202>

DOI : 10.4000/lhomme.14202

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 176-180

ISBN : 2-7132-1775-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Thomas Blom Hansen, *Wages of Violence. Naming and Identity in Postcolonial Bombay* », *L'Homme* [En ligne], 164 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 25 mars 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/14202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.14202>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Thomas Blom Hansen, *Wages of Violence. Naming and Identity in Postcolonial Bombay*

Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2001, x + 269 p., gloss., bibl., index, carte.

Jackie Assayag

- 1 DEPUIS le XIX^e siècle, en Inde on qualifie de « conflits » ou plus souvent d'« émeutes » les affrontements entre communautés religieuses. Lorsqu'il s'agit de heurts entre hindous et musulmans, on emploie généralement l'expression de « communalisme ». La cause semblait entendue. Mais, à la suite des émeutes urbaines et rurales dans l'État du Gujarat de mars 2002 – un carnage qui a fait au moins 2 000 victimes (principalement musulmanes) en quelques semaines et qui a laissé sans abris ni ressources plus d'une centaine de milliers de réfugiés (musulmans) –, les termes de « pogrome », de « crime de masse », voire de « génocide », se sont imposés. Cette fois, l'affrontement a pris l'allure d'une « épuration » ethnoreligieuse conduite par des groupes hindous organisés à partir d'un quadrillage meurtrier, quartier par quartier. Le massacre avait été planifié au moyen de répertoires de noms, établies sur la base des listes électorales et des impôts fonciers. L'usage de téléphones satellitaires a rendu l'entreprise particulièrement efficace ; et ce avec la participation de hauts responsables politiques, la connivence de la bureaucratie, de la police et des voisins (hindous), la bénédiction des autorités régionales, elles-mêmes soutenues puis absoutes par le gouvernement à Delhi. Une première dans une Asie du Sud pourtant périodiquement en proie à des convulsions mettant aux prises des groupes sociaux affichant leur identité et prêts à en découdre pour l'imposer haut et fort¹.
- 2 La radicalité de « ce mal que l'homme fait à l'homme », qui n'est hélas pas le privilège de l'Inde, ne surgit toutefois pas du néant. Depuis les années 1980, les observateurs s'accordaient à constater une montée en puissance du national-hindouisme populiste et xénophobe ; d'aucuns anticipaient même, non sans ferveur ou avec effroi, que la vague « safran » nativiste allait submerger le pays². À cette aune, le Gujarat apparaît comme

un précurseur exemplaire. En effet, les divers groupes militants extrémistes (notamment le Rashtriya Swayamsevak Sangh) aussi bien que le Bharatiya Janata Party (actuellement à la tête de la coalition politique au pouvoir central) ont transformé cet État en terre de mission de et pour l'hindouité (*hindutva*), en un terrain d'expérimentation de la terreur exercée contre les minorités ; en bref, tel un laboratoire de la violence sur les musulmans (et les chrétiens) antérieurement socialement et politiquement marginalisés, mais dorénavant stigmatisés et pourchassés dans l'attente d'être « éradiqués » (*sic*). Le pire est sans doute la banalisation du crime, puisque le massacre de musulmans est désormais conçu à l'instar d'une « justice vengeresse » par une majorité d'hindous !

- 3 L'intérêt de l'ouvrage de Thomas Blom Hansen, enseignant d'anthropologie à l'université d'Édimbourg, est de rappeler les prodromes de ce processus social mortifère. Bien que son enquête ethnographique ait été conduite au Maharashtra, État limitrophe du Gujarat, elle permet de mesurer l'ampleur du phénomène à la fois dans l'espace et dans la durée. Cette monographie est proprement atterrante pour les amateurs d'une Inde fabuleuse. Mais elle ne fait pas qu'illustrer l'antagonisme croissant entre communautés, quand bien même elle en détaille le déroulement factuel et les formes stéréotypées, en étudie les épisodes significatifs ou révélateurs, en explicite les raisons, les modalités et surtout les conditions de possibilité. Parce que l'auteur évite de transformer la ville en un décor, il fait de celle-ci un milieu créateur, un lieu produisant des effets : notamment le changement d'atmosphère de la capitale du Maharashtra, mégapole commerciale et industrielle. En quelque trente ans, le langage politique et les structures de pouvoir ont été complètement transformés par un autoritarisme viril et puritain. Ainsi Thomas Blom Hansen réussit-il à faire sentir et comprendre comment Bombay, symbole de la modernité et de la diversité culturelle jusque dans les années 1960, est devenue la proie d'un intense conflit ethnique et d'un nationalisme chauvin volontiers violent.
- 4 En jetant aux oubliettes de l'histoire un passé colonial multiséculaire au profit d'un ethnonisme à la fois religieux et provincial, la renomination de la ville de Bombay en Mumbai (en 1995) a signé le nouveau marquage d'identités exclusives. Celles-ci ont imposé des frontières et élevé des barrières sur les territoires et dans les têtes des « amis » et des « ennemis » (pour reprendre la distinction de Carl Schmitt). Cette géographie de la haine, propice aux formes de classements, reclassements, déclassements des espaces, des groupes, des agents et des activités, pose la question d'une transformation encore plus vaste : celle du pouvoir de l'État et du régime démocratique dans le sous-continent. Il se pourrait même que Mumbai – « city of cash », « city of clash », « city of ashes » – serve d'emblème au devenir populiste de l'Inde tout entière, livrée qu'elle est aux forces contradictoires de l'indigénisme (*svadeshi*) et de ladite « globalisation » (officiellement mise en œuvre depuis le début des années 1990).
- 5 L'ouvrage se concentre sur l'étude du rôle profondément antidémocratique qu'a joué l'« armée de Shivaji » (Shiv Sena), organisation militante hindoue de masse qui se caractérise par une nouvelle culture publique et politique, agressive et revancharde, qualifiée par l'auteur de « plébéenne » (quoiqu'elle concerne également la nouvelle classe moyenne urbaine indienne dans laquelle se recrutent également les volontaires lors des coups de feux antimusulmans). Certes, cette culture xénophobe a des racines profondes dans une histoire régionale qui fut le théâtre d'expressions d'identités à la

fois véhémentes et contestées (chap. I et II). Mais ce rejet de l'Autre (successivement incarné par les syndicats, les communistes, les gujaratis, les tamouls, les étrangers, enfin et surtout par les musulmans ; chap. III) s'est radicalisé depuis les années 1980-1990 à la faveur de la prise de pouvoir politique de la ville par les généraux, commandants, sergents et petits soldats vindicatifs de l'armée de Shiva(ji). La gestion et l'administration régionalo-hindouiste de la cité, encadrée par les « voyous » et fondée sur la démagogie, la menace, l'exclusion ou la terreur, ont permis l'épanouissement de sous-cultures ethnoreligieuses machistes qui, sous prétexte de rendre « vernaculaire » la démocratie, ont transformé les conditions de vie et de survie, les dispositifs de la reproduction sociale et d'exercice du droit (et du non-droit) des gens.

- 6 Ce sombre diagnostic s'étaye sur des descriptions qui se veulent « phénoménologiques » (au sens trivial) et, il est vrai, souvent fort suggestives. Ainsi l'exploration de la banlieue industrielle de Thane, haut lieu de l'implantation de la Shiv Sena, est-elle l'occasion de découvrir la production de l'autorité et des disciplines, les usages ordinaires et extraordinaires de la violence, les stratégies politiques qui ont permis à cette organisation à la fois paramilitaire et dédiée au travail social (*seva*) de « tenir » (au sens strict) l'immense cité (chap. IV). La lecture minutieuse du rapport de la Commission Shrikrisna, détaillant les émeutes meurtrières de 1992-1993 en désignant les coupables et les responsables des brutalités ou autres atrocités, met en relief le rôle et l'image de la police ainsi que ses relations complices, corrompues ou haineuses avec les différents segments de la population (chap. V). Le chapitre VI décline les réponses des musulmans en termes « identitaires » et « communautaires », oscillant entre repli néoreligieux et posture ostensiblement cynique ou immorale face à la marginalisation sociale subie et aux agressions et assassinats répétés. L'auteur illustre également l'importance de Bollywood, l'industrie cinématographique indienne, dans la genèse de (la mythologie de) la pègre et de gangs commandés par des « boss » cruels ou des « justiciers » de quartiers dans lesquels s'organisent dorénavant les musulmans – plus que jamais entre eux.
- 7 Le chapitre VII révèle la volonté, sinon les fantasmes de propreté, de pureté et de purification de la ville de Mumbai, depuis les plans d'infrastructures adamantins jusqu'aux technologies de « bio-pouvoirs », tels qu'ils furent plutôt rêvés d'ailleurs que mis en œuvre par les leaders de la Shiv Sena. L'ethnologue s'arrête longuement sur la figure de leur chef suprême, Bal Thackeray, ce Mussolini marathi adulé par des hordes de dévots mobilisables jour et nuit sur simple allusion ou mot d'ordre ; tous sont bien décidés à faire mourir plus qu'à mourir pour la patrie. L'aura souveraine, inaltérable au fil des décennies, de cet ancien journaliste et dessinateur l'autorise à « gouverner » hors-la-loi – par « remote control » – la mégapole, sans égard aux partis politiques ou aux règles instituées, par-dessus le pouvoir régional et sa bureaucratie (d'ailleurs largement infiltrée), capable même d'imposer ses vues aux plus hauts responsables de l'appareil d'État national indien !
- 8 Ces paysages urbains, à la fois violents et contrastés en fonction des quartiers, les portraits brossés de héros terrifiants et grotesques, ou encore de cette multitude de visages ou de silhouettes entraperçus lors de scènes socialement significatives, comme les multiples extraits d'entretiens avec des acteurs diversifiés (militants ou sympathisants, agents, bourreaux ou victimes), ainsi que les médaillons de leaders pris sur le vif ou restés dans la clandestinité, composent

une palette d'ombres et de lumignons qui attestent des rêves urbains tumultueux qui engorgent la grande cité. D'autant que s'y intercalent le spectacle de fêtes, de processions et autres célébrations inventées, ou celui, tonitruant ou caché, des discours et des rumeurs, alors que s'impose la démesure d'une pauvreté âcre et rampante, la montée de la classe moyenne, toutes deux sans proportion avec la richesse insolente d'une frange de privilégiés ; en bref, un enchevêtrement de relations intercommunautaires décrites au diapason de fureurs suffocantes. Une autre odeur de l'Inde. Au fil de cette description d'institutions sociales apparemment ordonnées (mairie, partis politiques, organisations militantes), mais aussi de stratégies plus ou moins secrètes dont on subodore les ramifications étrangères plutôt mal intentionnées (diaspora, réseaux, trafics, etc.), l'auteur nous fait progressivement découvrir l'expression duelle de l'État : à la fois système d'organisation et machine entropique – sublime et sordide. Mumbaï en ressort finalement enténébrée et assez inquiétante, quoique apprivoisée, comme si la mégapole gisait, s'agitait et se cherchait à l'ombre du pire. Pourquoi la modernité, au gré de quelques perversions liées au progrès, tend-elle toujours à s'embarquer vers ce pire ? Comment le lien minimal du social, c'est-à-dire l'imagination du semblable, s'effondre-t-il et, avec lui, l'assise même du (vouloir) « vivre ensemble » ?

- 9 Sans doute pour rassurer son lecteur, Thomas Blom Hansen propose une brève conclusion théorique, sociale et politique à cette plongée dans le chaudron urbain maharashtrien. Attentif aux dynamiques sociales et culturelles, il souligne la « fragmentation » spatiale et « gouvernementale » de la tentaculaire Mumbaï, comme tirée à hue et à dia par de multiples forces contradictoires qui semblent annoncer son anéantissement proche ou promettre sa régénération. Soucieux de repérer la trame des événements, il montre comment cette anarchie réglée, par la menace, l'appel à la haine et à la violence destructive en vies et en biens, s'est installée, mais surtout combien l'autorité publique y est continûment bafouée et pervertie par le spectre de ladite « majorité », déclarée seule démocratique ; une majorité avec laquelle veulent se confondre les hindous pour leur bénéfice exclusif. Elle s'y emploie non seulement au grand dommage des musulmans, ces 130 millions de citoyens de seconde zone en passe d'être déshumanisés, mais également de la société civile et de l'État tels du moins que les avaient rêvés les fondateurs éclairés de cette nation qui aspirait à devenir la plus grande démocratie (réelle) dans le monde.
- 10 Au regard de cette combinaison experte entre matériaux empiriques et considérations théoriques, de l'alliage réussi entre ethnographie, sciences politiques et sociologie urbaine en situation postcoloniale, on regrettera que Thomas Blom Hansen ait de temps à autre sacrifié aux sirènes psychanalytiques. On le déplorera d'autant plus qu'il se réfère à Jacques Lacan en accumulant les maladresses, via les ouvrages d'obédience psycho-analytique de Slavolj Zizek – penseur à la mode en milieu universitaire anglophone. D'une part, l'auteur écorne l'« algèbre » (par exemple, l'« objet petit a » [sic]) et les notions (notamment le « non de père » (sic) – dudit psychanalyste parisien ; d'autre part, il convoque inutilement la dialectique hégélienne du « maître et de l'esclave », évidemment relue par Kojève (sic) relue par Lacan et retraduite par Zizek, pour expliquer le besoin de reconnaissance indien et d'affirmation de l'identité du soi autochtone. Doit-on avoir recours aux catégories (superfétatoires) du « Symbolique », de l'« Imaginaire » et du « Réel » pour faire un sort à la question de l'autorité et du « clivage » de militants fascistes ? Quant à l'invocation de « la perte de la perte » pour définir le rêve urbain, et l'appel à la notion de « jouissance » pour caractériser la plèbe,

on ne voit guère leur effet heuristique. Autant d'artifices rhétoriques qui, dans ce contexte urbain de gangs ou de guerre – image de la guerre et guerre des images –, de trafic, de corruption, de meurtres politiques sur fond de racket et de collaboration policière, confèrent à l'ensemble des fanatiques de l'ethnie ou du sol l'allure de petits soldats inefficaces.

NOTES

1. Sur cette question, on pourra se reporter au dossier de comptes rendus parus dans *L'Homme*, 1998, 146, que j'ai réunis et présentés sous le titre «Traditions, colonialisme et violence en Asie du Sud»: 269-318.

2. Pour une vue plus générale de l'impact du mouvement pour l'hindouité dans l'espace social, culturel et politique de l'Inde, on renvoie à son précédent ouvrage, *The Saffron Wave: Nationalism and Democracy in Modern India*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1999.

AUTEUR

JACKIE ASSAYAG

CNRS-EHESS, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris.